

Michael Posner : Mordecai Richler

Renald Bérubé

Numéro 123, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36546ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2006). Compte rendu de [Michael Posner : Mordecai Richler].
Lettres québécoises, (123), 52–52.

☆☆☆ 1/2

Michael Posner, *Mordecai Richler. Le dernier des francs-tireurs* (traduit de l'anglais par Hélène Rioux), Montréal, XYZ éditeur, 2005, 312 p., 25 \$.

Duddy Richler selon les siens

Pour bien comprendre la nature exacte, le « genre » précis de ce livre, il faut rappeler son titre anglais original : *The Last Honest Man : Mordecai Richler. An Oral Biography* (2004).

C'est évidemment sur l'*Oral Biography* qu'il faut d'abord s'attarder. Le genre est très pratiqué dans le monde anglophone : citons deux livres sportifs, ce qui n'aurait certes pas déplu à Richler qui a tant écrit sur le sport (p. 205) : *The Habs. An Oral Biography of the Montreal Canadiens 1940-1980* (1991) de Dick Irvin, fils, et *Bums. An Oral Biography of the Brooklyn Dodgers* (1984) de Peter Golenbock. Dans les deux cas, il s'agit de l'« histoire » des Canadiens et des Dodgers telle que vécue et racontée (*oral*) par les joueurs, les propriétaires, les journalistes, les partisans, les adversaires et que (qui?) sais-je encore des deux clubs. Ces deux ouvrages et d'autres semblables soulèvent par ailleurs une question intéressante : on peut donc écrire la *biographie* d'une collectivité, d'un groupe ?

Dans le Québec littéraire francophone, n'existe à ma connaissance (limitée) qu'un ouvrage du même « genre » que celui réalisé par M. Posner sur M. Richler : celui de Françoise Maccabée-Iqbal intitulé *Desafinado. Otobiographie de Hubert Aquin* (Montréal, VLB, 1987). « Le fondement oral du récit est à l'origine de l'appellation *otobiographie* », lit-on en page 17. Maccabée-Iqbal raconte « Aquin selon les autres », pourrait-on dire, un Aquin dont l'image ou le portrait n'est toujours que la somme des fragments racontés par les autres, amis ou pas. Dans le cas du Richler de Posner, il faut souligner que ces « autres » sont à peu près exclusivement des amis, des proches en tout cas du romancier ; par exemple, de toutes les personnes interviewées, deux seulement sont des littéraires francophones : Naïm Kattan (p. 139) et Nadia Khouri (p. 242-244), dont les propos sont plutôt dérapants que décapants, ça « incohère », dirait Aquin. Madame Khouri, on le sait, est l'auteur d'une sorte de défense et illustration de Richler, *Qui a peur de Mordecai Richler ?* Livre écrit dans le but d'appuyer les thèses du Richler essayiste (?) de *Oh Canada ! O Québec ! Requiem pour un pays divisé* publié en 1992, essai (pamphlet?) qui a suscité une belle levée de boucliers au Québec. En fait, ce livre aura réussi à rendre Richler, vers la fin de son parcours littéraire, aussi impopulaire auprès de la communauté québécoise que ses premiers romans l'avaient fait auprès de sa communauté juive montréalaise d'origine.

The last honest man, Richler ? Est-on jamais « le dernier des », ainsi que les chroniqueurs sportifs parlent du « dernier des vrais » ? Henri Richard, Guy Lafleur ou Patrick Roy, le dernier des vrais de la Flanelle sainte ? L'exercice est plutôt vain, surtout quand il est question d'honnêteté — certains croient que Diogène fut le dernier des hommes honnêtes ! Dans le cas de Richler, il vaut peut-être mieux parler du « premier des » dans le sens de « maître de », comme dans « maître provocateur ». Ses amis n'hésitent pas à le dire : Richler était grognon, grincheux, bougon, rustre, etc., sans compter que sa faculté d'absorption d'alcool était à peu près infinie, faulknérienne ou fitzgeraldienne, au choix, ce qui peut créer de légers problèmes dans les relations sociales, engendrer des écarts de conduite ou de langage dont tout esprit créateur sait fort bien s'accommoder. Et tant pis pour les gens bien, râleurs d'une autre sorte, évidemment. Richler, fils d'une union mal assortie, enfant malheureux ayant vocation (rêvée?) de redresseur de torts ainsi que le cavalier de

la rue Saint-Urbain, fustigera d'une même plume acérée ses trois sociétés d'origine : la judéo-montréalaise, la québécoise, la canadienne, vive l'enchantement ! Lire ce passage de *Rue Saint-Urbain* : « Même les Canadiens français, nos ennemis pourtant, nous ne les détestions pas à mort. Comme nous, ils étaient pauvres et communs, ils avaient des familles nombreuses et parlaient mal l'anglais » ; lire cet autre, extrait du *Cavalier* de la même rue : « Comme son père avait blâmé les *goyim* pour ses propres insuffisances [...], de même Jake avait sottement mis tous ses griefs sur le compte du Canada². »

La première citation provient d'un recueil de souvenirs, la seconde, d'un ouvrage de fiction. Mais où donc se situe la frontière exacte séparant l'évocation de faits passés réels et les inventions du romancier, quand on constate que tel passage de *Rue Saint-Urbain* reprend à peu près mot pour mot tel passage de *Mon père, ce héros* (1955), l'un des premiers romans de Richler³ ? Et quand l'ouvrage de Posner, relatant l'attitude du père lors du premier mariage de Richler (avec une *shiksa*, Cathy Boudreau), se trouve à reproduire à peu près exactement l'attitude du père (de papier) du narrateur du *Cavalier de Saint-Urbain*⁴, on se dit que la parenté est bien grande entre l'*oralbiographique* et le fictif, entre les faits relatés par un (auto)biographe et les privilèges dévolus à l'instance auctoriale du texte de fiction.

Avant tût constaté que le Canada ne lui permettrait pas de vivre de ses écritures, Richler s'installa dès 1950 en Angleterre ; plus tard, il aurait pu s'installer aux États-Unis, Philip Roth lui-même, qui écrivait alors *Portnoy et son complexe*, lui ayant dit, après un repas où les deux avaient joué à qui pouvait être le plus obscène : « Pourquoi ne rentrez-vous pas à New York avec moi ? Vous pourriez vous lancer dans les affaires juives. » (p. 129) Richler ne s'installera pas aux États-Unis ; rentré au Canada au début des années 1970, il collaborera par ailleurs à diverses revues étasuniennes, *The New Yorker* et *Inside Sports* entre autres ; surtout, il collaborera, de 1973 à 1988, au prestigieux Book-of-the-Month Club (BOMC) dont le siège social était à New York. Quand on sait qu'il fut l'un des défenseurs (qui prévalurent) du *Monde selon Garp* de John Irving et de *La chanson de Salomon* de Toni Morrison ; qu'il recommanda avec insistance (mais sans succès) le choix d'un roman de Mavis Gallant, Montréalaise d'origine et amie (p. 201-204), force est d'admettre que Richler était un fin lecteur.

Né en 1931, Richler appartient à la génération d'Aquin et de Godbout ; mais c'est peut-être à Yves Thériault qu'il fait davantage penser. Écrivain qui s'est fait lui-même à force de volonté et de travail, qui a réussi à vivre de sa plume en dépit des prévisions contraires, qui ne détestait ni l'altcool, ni l'éclectisme, ni les attitudes bourruées, ni la thématique érotique ; qui eut de multiples éditeurs ; qui... arrêtons-nous là, mais pas avant de souligner que Richler et son épouse Florence le plus beau « personnage », la personne la plus attachante du livre, peut-être ont largement pratiqué l'écriture à quatre mains (p. 223), ainsi que Thériault avec son épouse Michelle.

Ouvrage fort intéressant, dont on peut seulement mais beaucoup regretter que sa chronologie richliérienne ne soit pas mieux assurée et qu'il n'ait pas étendu ses entretiens à des gens moins « proches » du père de Duddy K. Mais quelle superbe photo en couverture : ce que le jeune Richler pouvait ressembler à James Dean ainsi que telle entrevue le souligne !

1. Mordecai Richler, *Rue Saint-Urbain* (traduit par René Chicoine), Montréal, HMH, coll. « L'Arbre », 1969, p. 89.

2. Mordecai Richler, *Le cavalier de Saint-Urbain* (traduit par Martine Wiznitzer), Paris, Buchet-Chastel, 2005, p. 360.

3. *Rue Saint-Urbain*, op. cit., chap. 5, p. 101-113, et *Mon père, ce héros...* (traduction de Jean Simard), Montréal, Cercle du livre de France, coll. « Deux solitudes », 1975, p. 82-90.

4. *Le dernier des francs-tireurs*, op. cit., p. 81-82 et *Le Cavalier de Saint-Urbain*, op. cit., p. 251-253.